

aztèque sans rivale, et bientôt elle étendit ses gigantesques bras jusqu'aux limites les plus reculées de l'Anahuac. L'ambition de Montézuma grandissant avec ses richesses et sa puissance, il s'entoura d'une pompe toute nouvelle, affecta une réserve inconnue à ses prédécesseurs, se rendit presque inaccessible aux yeux du vulgaire, et s'entourna, comme d'un rempart, d'une étiquette humiliante et sévère. Quand il paraissait en public, à l'occasion de quelque solennité, ordinairement pour se rendre au grand temple, où il prenait part aux cérémonies religieuses, il exigeait, ainsi que nous l'avons vu, du peuple répandu sur son passage les hommages d'une adulation digne d'un despote oriental (46). Sa conduite hautaine blessait l'orgueil de ses puissants vassaux, surtout de ceux qui, de loin, se sentaient presque indépendants de son autorité. Ses exactions, que les dépenses extravagantes de son palais rendaient nécessaires, répandaient de tous côtés des germes de mécontentement; et cet empire, qui semblait avoir atteint le faite de la gloire et de la prospérité, était en proie à un chancre dévorant, qui lui rongea le cœur.

(46) « Réferre in tanto rege piget superbam mutationem vestis, et desideratas humi jacentium adulationes. » (Tite-Live, *Hist.*, lib. 9, cap. 18.) Les observations de l'historien romain sur Alexandre, corrompu par les mœurs de la Perse, s'appliquent également bien à l'empereur aztèque.

CHAPITRE II.

MARCHÉ DE MEXICO. — GRAND TEMPLE. — SANCTUAIRES INTÉRIEURS.
— QUARTIERS DES ESPAGNOLS.

1519.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis que les Espagnols avaient fait leur entrée à Mexico. Quelques projets que le général eût formés dans son esprit, il sentait qu'il était nécessaire, avant d'arrêter un plan d'opérations, de faire une reconnaissance plus complète de la capitale, et de s'assurer par lui-même de la nature de ses ressources. Il fit donc demander à Montézuma, ainsi que nous l'avons dit à la fin du livre qui précède, la permission de visiter le grand *teocalli* et quelques autres localités de la ville.

Le monarque accueillit cette demande avec un empressement plein de bienveillance. Il se disposa même à se rendre en personne au grand temple, pour y recevoir ses hôtes, — peut-être aussi pour protéger contre toute profanation le sanctuaire de sa divinité tutélaire. Il était instruit, comme on l'a vu, de la manière dont s'étaient conduits les Espagnols en plusieurs circonstances analogues, pendant le cours de leur marche. Cortés, à la tête de son petit corps de cavalerie et de presque toute l'infanterie espagnole, suivit les caciques envoyés par Montézuma pour lui servir de guides. Ceux-ci lui proposèrent de le conduire d'abord au grand marché de Tlatelolco, situé dans la partie occidentale de la ville.

Chemin faisant, les Espagnols furent frappés, comme ils l'avaient été à leur entrée dans la capitale, de l'aspect des habitants et de la supériorité de leurs vêtements sur ceux des peuplades des régions moins élevées (1). Le *tilmalli*, manteau

(1) « La gente de esta ciudad es de mas manera y primor en su vestido,

d'étoffe de coton plus ou moins fine, selon la condition des individus, jeté sur les épaules et noué autour du cou, ainsi que l'ample écharpe qui ceignait les reins, étaient souvent ornés de dessins riches et élégants, et bordés d'une large frange ou terminés par un gland. Comme la température commençait à baisser, le *tilmatli* était quelquefois remplacé par des manteaux de fourrures ou de tissu de plumes (2). Les Mexicains possédaient aussi l'art de filer les poils du lapin et d'autres animaux en un fil très-fin; ils en fabriquaient un tissu délicat, qu'ils teignaient d'une couleur solide.

Les femmes paraissaient, comme dans les autres parties du pays, circuler avec la même liberté que les hommes. Elles portaient plusieurs jupes de différentes longueurs, avec des bordures très-ornées, et quelquefois, par-dessus ces jupes, des robes flottantes qui tombaient jusqu'à terre : pour les classes riches, ces robes étaient faites d'un fin tissu de coton, rehaussé de broderies (3). On ne voyait pas ici de voiles, comme dans d'autres provinces de l'Anahuac, où on les fabriquait avec du fil d'aloès ou bien avec le léger tissu de poil dont nous parlions tout à l'heure. Les femmes aztèques avaient le visage découvert; et leur chevelure, d'un noir de jais, flottant en longues tresses sur leurs épaules, laissait voir des traits qui, malgré leur teinte basanée, tirant sur la couleur

y servicio, que no la otra de estas otras provincias, y ciudades: porque como allí estaba siempre este señor Mutezuma, y todos los señores sus vasallos ocurian siempre à la ciudad, habia en alla mas manera, y policia en todas las cosas.» *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 109.

(2) Zuazo dit, en parlant de ces produits de l'industrie nationale: «Vi muchas mantas de à dos haec labradas de plumas de papos de aves tan suaves, que trayendo la mano por encima à pelo y à pospelo, no era mas que una manta zebellina mui bien adobada: hize pesar una dellas no peso mas de seiz onzas. Dicen que en el tiempo del ynbierno una abasta para encima de la camisa sin otro cobertor ni mas ropa encima de la cama.» *Carta*, Ms.

(3) «Sono lunghe et large, lanorate di bellissimi, e molto gentili lauori sparsi per esse, co le loro frangie, o orlettì ben lauorati che compariscono benissimo. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 303.

du canellier, ne manquaient pas d'un certain charme, et offraient en même temps cette expression grave et mélancolique qui forme le type distinctif de la physionomie nationale (4).

En approchant du *tianquez* ou grand marché, les Espagnols furent étonnés de l'affluence de monde qui se pressait dans cette direction. Lorsqu'ils arrivèrent sur la place, leur surprise redoubla à la vue de la multitude qui s'y trouvait rassemblée, et de l'immensité de cette enceinte, trois fois aussi grande que la fameuse place de Salamanque (5). On y voyait réunis des commerçants de tous les points de l'empire, avec les produits naturels et les produits fabriqués de leurs divers pays; les orfèvres d'Azcapozalco, les potiers et les bijoutiers de Cholula, les peintres de Tezcuco, les tailleurs de pierre de Tenajocan, les chasseurs de Xilotepec, les pêcheurs de Cuiclahuac, les jardiniers de la *Tierra caliente*, les fabricants de nattes et de chaises de Quauhtitlan, et les fleuristes de Xochimilco, — tous activement occupés à vanter les qualités de leurs marchandises respectives, et à se débattre avec les acheteurs (6).

La place du marché était entourée de larges portiques, et chaque genre de marchandises y avait son quartier spécial. On y remarquait le coton en laine ou fabriqué en vêtements ou en étoffes destinées à l'usage domestique, tels que tapisseries, rideaux, couvertures et autres semblables: ces produits aux vives couleurs rappelèrent à Cortés l'*alcayceria* ou marché aux soies de Grenade. Le quartier des orfèvres offrait une grande variété d'articles de luxe ou d'utilité, fabriqués avec des métaux précieux, ou des jouets de fantaisie, tels que ceux dont

(4) *Rel.*, fol. 305.

(5) *Rel.*, fol. 309.

(6) « Quivi concorrevano i pentolai, ed i giojellieri di Cholulla, gli orefici d'Azcapozalco, i pittori di Tezcuco, gli scarpellini di Tenajocan, i cacciatori di Xilotepec, i pescatori di Cuiclahuac, i fruttajuoli de paesi caldi, gli artefici di stuoje, e di seranne de Quauhtitlan ed i coltivatori de fiori di Xochimileo. » Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 165.

nous avons eu déjà l'occasion de parler, imitant des oiseaux et des poissons, avec des plumes et des écailles d'or et d'argent disposées alternativement, et des têtes qui étaient mobiles ainsi que les corps. Ces petits ouvrages et ces jouets étaient souvent garnis de pierres précieuses; leur fabrication révélait une adresse et une patience puérile qui rappelaient les travaux capricieux des Chinois (7).

Dans un quartier contigu étaient réunis des échantillons de poterie fine et commune, des vases de bois délicatement sculptés, vernis ou dorés, aux formes bizarres et quelquefois gracieuses. On voyait aussi de petites haches de cuivre allié d'étain, métal composé, qui remplaçait assez heureusement le fer. Le soldat trouvait là tous les instruments de sa profession; le casque, figurant la tête de quelque animal sauvage, avec sa gueule armée de dents menaçantes, et son cimier hérissé, teint avec l'éclatante cochenille (8); l'*escaupil* ou pourpoint de coton piqué, et le riche surtout en mailles de plumes; des armes de toute espèce, des lances et des flèches à pointe de cuivre, et le large *maquahuil*, sabre du Mexique, avec sa

(7) « Oro y plata, piedras de valor, con otros plumajes é argenterias maravillosas, y con tanto primor fabricadas que excede todo ingenio humano para comprenderlas y alcanzarlas. » (*Carta del. lic. Zuazo*, Ms.) Le licencié énumère ensuite plusieurs de ces curiosités mécaniques. Cortés s'exprime en termes également admiratifs. (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 110.) Pierre Martyr, critique moins prévenu que Cortés, qui vit et examina plus tard, en Castille, un grand nombre de ces petits ouvrages d'orfèvrerie, rend le même témoignage de l'excellence de la main d'œuvre, qui, dit-il, surpassait de beaucoup la valeur de la matière. *De orbe novo*, dec. 5, cap. 10.

(8) Herrera affirme sans autorité, et cette assertion a été reproduite par Solis, que les Mexicains ne connaissaient pas la valeur de la cochenille, avant que les Espagnols la leur eussent enseignée. (Herrera, *Hist. gener.*, dec. 4, lib. 8, cap. 11.) Les indigènes, au contraire, se donnaient un grand mal pour élever cet insecte sur des plants de cactus, et c'était un des tributs en nature que certains districts payaient à la couronne. Voir les états des tributs, ap. Lorenzana, nos 23, 24. Hernandez, *Hist. plantarum*, lib. 6, cap. 116. Aussi Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 114, nota.

lame tranchante *d'itzli*. Près de là brillaient des rasoirs et des miroirs de ce même minéral dur et poli dont les Aztèques se servaient si souvent en guise d'acier (9). Des barbiers, installés dans des boutiques sur la place du marché, faisaient usage de ces mêmes rasoirs dans l'exercice de leurs fonctions: les Mexicains, en effet, contrairement aux idées populaires et erronées qu'on se fait des aborigènes du Nouveau-Monde, avaient de la barbe, quoique en petite quantité. D'autres boutiques ou échoppes, occupées par des apothicaires, étaient approvisionnées de drogues, de racines et de différentes préparations médicinales. Ailleurs encore étaient étalés des livres ou cartes en blanc, destinés à recevoir des écritures hiéroglyphiques; ils étaient fabriqués avec du coton, de la peau, le plus communément avec les fibres de l'agave, papyrus des Aztèques, et ils se ployaient comme des éventails.

Sous quelques-uns des portiques on remarquait des peaux brutes et tannées, et divers objets en cuir, pour l'usage domestique ou personnel. Des animaux, sauvages et apprivoisés, étaient également mis en vente, et près de ces animaux, peut-être, on voyait un groupe d'esclaves, ayant des colliers au cou, pour indiquer qu'eux aussi étaient à vendre, — spectacle qui, malheureusement, ne se bornait point aux marchés de Mexico, quoique là leur sort fût aggravé par la triste pensée que leur vie de dégradation pouvait, d'un moment à l'autre, se terminer sous le couteau du sacrificateur.

Les matériaux de construction, tels que les pierres, la chaux, les bois de charpente, considérés comme trop encombrants pour occuper une place dans le marché, restaient déposés dans les rues adjacentes, sur les bords des canaux. Il serait fastidieux d'énumérer tous les articles divers, soit de luxe, soit d'usage journalier, rassemblés dans ce vaste bazar. Mais je ne dois pas oublier de faire mention de l'abondante variété des provisions de bouche, l'une des parties les plus intéressantes du marché: viandes de toute espèce,

(9) Ante, t. 1, Introdect.

volaille, gibier des montagnes voisines, poisson des lacs et des rivières, fruits délicieux de ces régions tempérées, légumes verts et maïs. Plus d'un ragoût, tout apprêté, exhalait une vapeur savoureuse qui provoquait l'appétit du passant. Enfin, des pâtisseries et des confitures, du pain de maïs et des gâteaux (10), des breuvages rafraîchissants ou stimulants, le *chocolatl* écumeux avec son délicat arôme de vanille, et le *pulque* enivrant, jus fermenté de l'aloès, s'offraient aux amateurs. Tous ces objets de consommation, toutes ces marchandises, chaque boutique, chaque portique, étaient décorés ou plutôt couverts d'une profusion de fleurs, indice d'un goût que l'on retrouve encore, sur une échelle beaucoup plus restreinte, dans les marchés du moderne Mexico. Les fleurs semblent être un produit spontané de ce sol si riche, qui, au lieu de se charger, comme dans d'autres contrées, de plantes nuisibles et d'une végétation parasite, est toujours disposé, sans le secours de l'homme, à parer sa nudité de cette brillante livrée de la nature (11).

Je ferai grâce au lecteur de tous les détails donnés par les Espagnols émerveillés, détails qui ne sont cependant pas dépourvus d'intérêt, parce qu'ils constatent un progrès dans les arts industriels, qui semblerait indiquer une société déjà raffinée plutôt qu'une nation de sauvages. C'était la civilisa-

(10) Zuazo, qui paraît avoir été fort expert en pareille matière, termine un paragraphe gastronomique par le tribut suivant à la cuisine aztèque. « Venden se huebos asados, crudos en tortilla é diversidad de guisados que se suelen guisar, con otras cazuelas y pasteles, que en el mal cocinado de Medina, ni en otros lugares de Tlamecos dicen que hai ni se pueden hallar tales trujamanes. » *Carta*, Ms.

(11) On trouvera, sur le marché aztèque de Tlatelolco, d'amples détails — détails beaucoup plus nombreux que je n'ai jugé nécessaire d'en donner — dans les écrits de tous les anciens Espagnols qui visitèrent la capitale. Voir, entre autres, *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 103-105. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., partie 3, cap. 7. *Carta del lic. Zuazo*, Ms. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 92.

tion matérielle, qui n'appartient ni à l'une ni à l'autre : les Aztèques avaient évidemment atteint un degré intermédiaire entre les races barbares du Nouveau-Monde et les sociétés élégantes de l'ancien.

Quant au nombre d'individus réunis dans la place du marché, les évaluations diffèrent comme d'habitude. Les Espagnols visitèrent souvent cette place, et aucun d'eux ne porte ce nombre à moins de quarante mille ! Quelques-uns même donnent un chiffre beaucoup plus élevé (12). Sans trop s'en rapporter à l'arithmétique des conquérants, il est certain que les jours de marché, c'est-à-dire tous les cinq jours, la capitale pullulait d'étrangers, venus non-seulement des environs, mais encore d'une distance considérable à la ronde ; les chaussées étaient couvertes de voyageurs, et le lac noir de pirogues remplies de geas qui se rendaient de toutes parts au grand *tianguetz*. On eût dit d'une des foires périodiques d'Europe, non pas dans leur état actuel, mais telles qu'elles existaient au moyen âge, lorsque, par suite de la difficulté des communications, elles formaient de grands marchés où venaient se centraliser toutes les transactions commerciales.

Les affaires se faisaient en partie par voie d'échange, en partie à l'aide de la monnaie du pays. Cette monnaie consistait en morceaux d'étain marqués d'une empreinte semblable à un T, en sacs de cacao, dont le volume déterminait la valeur, et enfin en tuyaux de plume remplis de poudre d'or. L'or, comme on le voit, faisait partie de la monnaie cou-

(12) Zuazo dit quatre-vingt mille ! (*Carta*, Ms.) Cortés, soixante mille. (*Rel. seg.*, *ubi supra*.) La supputation la plus modeste est celle du « Conquérant anonyme, » qui dit de quarante à cinquante mille. « E il giorno del mercato, che si fa di cinque in cinque giorni, vi sono da quaranta o cinquanta mila persone. » (*Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.) Ce qui, soit dit en passant, confirme notre supposition, que le chiffre de la population de la capitale, donné dans la traduction italienne de cet auteur, est erroné. (Voir chapitre précédent, note 13.) Il est peu vraisemblable qu'il ait prétendu entasser dans la place du marché une masse d'individus égale à toute la population de la ville.

rante dans les deux hémisphères. On remarquera que les Aztèques ne connaissaient, dans leurs échanges, ni l'usage des poids, ni celui des balances. C'étaient la mesure et le nombre qui servaient à déterminer les quantités (13).

L'ordre le plus parfait régnait dans cette vaste assemblée. Des fonctionnaires circulaient sur la place, chargés de faire la police, de percevoir les droits dont certains articles étaient frappés, de veiller à ce qu'on ne fit point usage de fausses mesures et à ce qu'il ne se commît aucune espèce de fraude, et d'amener de suite les délinquants devant les juges. Ceux-ci, au nombre de douze, investis de ces pouvoirs sommaires qu'on voit souvent délégués dans les pays despotiques aux tribunaux inférieurs, siégeaient dans une partie du marché qui leur était réservée. Ce qu'on raconte de l'extrême sévérité de leurs décisions prouve que ces pouvoirs n'étaient point entre leurs mains une lettre morte (14).

Le *tianguetz* de Mexico fut naturellement pour les Espagnols un objet d'intérêt non moins que d'étonnement. Ils y voyaient converger, comme dans un foyer unique, toutes les lueurs de civilisation disséminées dans le pays. L'industrie domestique et l'habileté dans les arts mécaniques leur donnaient là une haute idée de l'étendue et de la variété des ressources de l'empire, de l'activité commerciale et de l'esprit de subordination qui liaient ensemble cette grande communauté : leur admiration se manifeste dans la vigueur et jusque dans les détails minutieux de leurs descriptions (15).

Quittant cette scène de mouvement, les Espagnols se dirigèrent vers le grand *teocalli*, qui était dans le voisinage de

(13) Ante, t. 1, Introd. uct.

(14) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7. *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 104. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 10. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, *loc. cit.*

(15) « Entre nos otros, dit Diaz, huno soldados que auian estado en muchas partes del mundo, y en Constantinopla, y en toda Italia, y Roma, y dixeron, que plaça tan bien compassada, y con tanto concierto, y tamaña, y uena de tanta gente, no la auian visto. » Ibid., *ubi suprà.*

leurs propres quartiers. Il couvrait, avec ses dépendances, ainsi qu'on l'a vu, les terrains qu'occupent aujourd'hui la cathédrale, une partie du marché et quelques-unes des rues adjacentes (16). Cet emplacement avait été consacré au même usage, probablement depuis la fondation de la ville. Cependant l'édifice actuel n'était pas fort ancien ; il avait été construit par Ahuitzotl, qui célébra sa dédicace, en 1486, par une hécatombe de victimes, au sujet de laquelle les chroniques nous ont laissé d'incroyables récits (17).

Il s'élevait au milieu d'une vaste place, entourée d'un mur de pierre et de chaux, d'environ huit pieds de hauteur, orné à l'extérieur de figures de serpents en relief, ce qui lui avait fait donner le nom de *coatepantli*, « muraille des serpents : » c'était un emblème commun dans les sculptures sacrées de l'Anahuac, comme dans celles de l'Égypte. Ce mur d'enceinte, de forme quadrangulaire, était percé de grandes portes crénelées, faisant face aux quatre principales rues de la ville. Au-dessus de chacune de ces portes était une espèce d'arsenal, rempli d'armes et d'ustensiles de guerre ; et près de là, si l'on en croit les conquérants, des casernes occupées par dix mille soldats, sorte de police militaire, que l'empereur avait sous la main en cas de troubles ou d'émeute (18).

Le *teocalli* lui-même était une construction massive et pyramidale de terre et de cailloux, revêtue en pierre taillée, probablement cette même pierre légère et poreuse que nous avons vue employée dans les bâtiments de la ville (19). Cette construction était, selon toute apparence, carrée, faisant face aux

(16) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 27.

(17) Ante, t. 1, Introd. uct.

(18) « E di piu v'hauea una guarnizione di dieci mila uomini di guerra, tutti eletti per uomini valenti, e questi accompagnauano et guardauano la sua persona, e quando si facea qualche rumore o ribellione nella città o nel paese circumuicino, andauano questi, o parte d'essi per capitani. » *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 2, fol. 309.

(19) Humboldt, *Essai politique*, t. 3, p. 40.

En pavant, il n'y a pas longtemps, la place qui entoure la cathédrale